

SUSANNA POZZOLI

MÂ

Le travail photographique de Susanna Pozzoli, *Handmade. Korean Way*, malgré l'apparente innocence des images, représente un tacite *J'accuse*, bien reconnaissable dans le projet, et en particulier dans le choix du sujet. En effet, et c'est le caractère distinctif de sa pensée, la photographie est l'articulation de l'idée à travers un processus, une série de *shoots* qui déclinent et développent son « point de vue », affirmé de façon systématique. L'image unique est remplacée par la séquence, par le programme qui en tant que tel nécessite ses propres temps de gestation concrétisés en véritables résidences, comme celle au *Mongin Art Space* de Seoul, en Corée du Sud (de septembre à décembre 2010). Temps minimaux, nécessaires pour trouver ses marques dans un contexte culturel différent et pour organiser le travail, à plus forte raison lorsque celui-ci implique la coopération de plusieurs personnes. C'est l'autre singularité de la photographe que cette capacité à établir des réseaux de relations humaines qui lui permettent d'accéder à des lieux secrets, interdits au public. Une composante relationnelle qui ne se traduit pas par le portrait mais par son contraire, la nature morte ou la photographie d'intérieur. Ces définitions de genre restent toutefois équivoques et restrictives puisqu'elles ne reflètent pas la profondeur poétique de sa recherche et restent limités à l'évidence visuelle du sujet.

Mais quelle est l'accusation formulée par Susanna Pozzoli?

Pour répondre à cette question, si centrale dans les dynamiques esthétiques de *Handmade. Korean Way*, il faut réfléchir à la signification de *handmade*, d'artefact réalisé par la main de l'homme, de *l'homo faber* et son habilité manuelle. Il est utile à ce propos de rappeler l'étymologie du mot « main » qui dérive du latin *manum* que certains chercheurs font remonter au radical *mâ* en sanscrit : mesurer, mettre en ordre, d'où le travail maternel, de *matr*, « construire », mais aussi le latin *mens* (l'esprit) qui dérive du sanscrit *matris* et renvoie encore une fois au radical *mâ*. Ainsi, depuis la nuit des temps, entre le travail manuel et le travail intellectuel il n'y a pas opposition, mais au contraire union parfaite. Cette relation acquiert une signification toute particulière de nos jours, en cette époque qui recourt de plus en plus aux innovations technologiques capables d'assister l'être humain dans les occupations les plus variées d'ordre pratique et intellectuel, à le soulager des tâches ordinaires, à l'affranchir ainsi de certaines responsabilités désormais confiées au royaume des softwares.

Nous sommes en train d'assister à une dissociation interne qui génère une dépendance au dispositif technologique et, à la longue, entame l'intégrité de l'être. Il suffit de penser à la paresse intellectuelle rampante répandue auprès des jeunes générations. Ce phénomène de masse est favorisé par la possibilité de remédier à leur pauvreté culturelle à l'aide d'instruments portables et efficaces, si prêts à l'usage que l'on pourrait les considérer comme de véritables prothèses humaines : smartphone, tablette et tout dispositif électronique de ce genre qui, une fois connecté au réseau, est susceptible de répondre à toutes les questions moyennant un effort intellectuel minimal.

Il en dérive un sentiment d'omnipotence, de possibilités illimitées, appuyé par la compétence technique élémentaire de l'utilisateur, qui perd de vue sa propre condition de dépendance et d'appauvrissement intrinsèque. C'est dans cette optique qu'il faut lire le travail photographique de Susanna Pozzoli qui pointe son objectif sur ceux qui ont su préserver leur autonomie, leur intégrité humaine. Ce sont des vrais *Maîtres*, des artisans au plus haut niveau, que l'Etat coréen considère comme des divinités protectrices de sa propre civilisation, d'un patrimoine culturel vivant qui doit être préservé. □

Leur savoir-faire se transmet à travers les siècles de génération en génération, du maître à l'apprenti, selon les schémas éprouvés du travail dans l'atelier : un savoir-faire documenté dans les textes, dont témoignent les œuvres conservées dans les musées et actualisé par la production en cours. Dans ces maîtres s'enracine le radical sanscrit *mā*, heureuse synthèse de *res cogitans* et *res extensa*, en opposition au contexte culturel de référence, celui d'une civilisation vouée au progrès. En 2010, année d'exécution du projet de Susanna, la société coréenne est à l'avant-garde de l'innovation technologique, incommensurablement en avance sur la réalité européenne, comme en témoigne la diffusion à large échelle des premiers smartphones hyper-performants et des tablettes Samsung, géant et moteur indiscuté de l'économie coréenne.

Ce n'est pas toutefois aux maîtres que Susanna Pozzoli s'adresse, peut-être pour ne pas tomber dans l'anecdote humaine, dans la séduction charnelle du personnage exotique ou dans la fascination spirituelle pour l'homme dévoué à la discipline avec sens du sacrifice et de la passion tempérée par la méthode et la rigueur. L'objectif est pointé sur le travail, sur son essence au détriment de son apparence et de sa fabrication en direct, puisque la « dramaturgie de l'acteur » est source de distraction lorsqu'il est nécessaire de se focaliser sur les traces que laisse le travail. Il est pointé sur le laboratoire, sur l'atelier, sur la pièce emplies de ces gestes sédimentés dans le temps. Pour toutes ces raisons, le lieu de travail doit être lu selon les catégories esthétiques du portrait, puisque les murs, les surfaces, les lumières, les outils, les rebuts, les produits non finis, les fragments indéchiffrables, sont tous des éléments qui constituent le portrait intérieur du maître, sa face cachée. La photographie de Susanna Pozzoli suit les pauses des temps d'exécution, leurs reculs, lorsque les choses, quand on n'y touche pas, se reposent et respirent, en réfléchissant sur leur propre condition et en transpirant les signes d'un alphabet évoqué, à reconstruire. Elle repense la photographie dans un temps suspendu, où l'attente accueille l'atmosphère dans laquelle retentit la Voix du Maître...

Dr. Daniele Astrologo Abadal,
Commissaire d'exposition Biennale Giovani Monza, Italie
critique d'art

Traduction de l'italien : Silvia Pillon, 2017